

# Partir, c'est mourir un peu

François Pilet

Comment vais-je lui annoncer la nouvelle? Adèle Durant vient me voir presque tous les mois depuis vingt ans! Elle m'a déjà confié tant de soucis, de joies et surtout tant de peines: la mort de son mari, les deux divorces de sa fille, sa petite-fille anorexique, son petit-fils qui file (et fume) du mauvais coton; et l'accident du beau-fils, le décès tragique du beau-frère, et cette sœur gravement malade qui n'en finit pas de mourir ... et parmi tous ces mots, tous ces maux aussi, ces vertiges, ces douleurs, ces insomnies, et ce souffle de plus en plus court, et ces rhumatismes, ces terribles démangeaisons, ces migraines, ce côlon, bref, ce corps qui ne semble là que pour dire des souffrances. Que d'heures passées à écouter Adèle, à l'examiner, la réexaminer, à s'ingénier à trouver une idée qui pourrait la soulager, lui redonner un peu d'espoir!

Comment vais-je lui annoncer que je pars au Québec pour sept mois, que je prends un temps sabbatique, que je décroche quelque temps, qu'elle ne pourra plus me téléphoner, que je ne serai pas là si elle va plus mal? Comment le lui dire sans qu'elle s'effondre à tout jamais?

J'ai mis une annonce voilà un mois dans la salle d'attente, mais elle voit très mal et ne lit plus. Allez courage! Il ne reste plus que deux mois jusqu'à mon départ, il faut que je le lui dise aujourd'hui ... Je la fais entrer. Avant que je n'aie eu le temps d'entamer la conversation, elle se laisse tomber sur le fauteuil, visiblement troublée, et m'annonce: «Docteur, je suis mal ce matin: j'ai fait un épouvantable cauchemar cette nuit ... j'ose à peine vous dire ...: j'ai rêvé que vous nous quittiez, que je devais trouver un autre médecin! Vous vous rendez compte? Vous ne nous ferez jamais ça, n'est-ce pas Docteur!»

Cette histoire est absolument authentique (à part le nom, bien sûr), et s'est passée au début de l'été, parmi de nombreuses consultations où j'ai dû annoncer, en luttant contre ma culpabilité, que j'abandonnais mes patients quelques mois. J'ai eu plus d'une fois la véritable impression d'assister à mon propre enterrement, tellement l'ambiance de deuil était lourde, tellement certaines vieilles

dames pleuraient et me disaient un adieu, pour elles définitif et sans espoir. C'est alors que j'ai goûté au sens du proverbe «Partir, c'est mourir un peu»! Je savais que ce serait difficile, mais je n'avais pas imaginé les proportions du drame, pas songé à quel point je faisais partie du paysage mental de centaines de personnes. Même celles et ceux qui ne viennent pas souvent en consultation s'angoissent à l'idée que je serai vraiment loin, pas joignable pendant des semaines ... et s'il leur arrivait quelque chose! Je suis certain qu'ils ne doutent pas des compétences de ma remplaçante ni de celle de mes confrères et je ne crois pas non plus qu'ils m'attribuent des pouvoirs magiques; mais qu'il leur arrive un mal ou un malheur et que je n'en sois pas témoin, que je ne puisse le partager avec eux ou avec leur famille, cette idée leur est intolérable.

Dépendance ... et co-dépendance quand tu nous tiens!

Il était temps de faire un sevrage: sept mois de rupture, de décalage, de réflexion, de recul, sept mois pour méditer ... en particulier sur mon rôle de médecin de famille. Et c'est alors que me revient à l'esprit l'article de ces confrères psychiatres, dans le *Courrier du Médecin Vaudois* (repris par son homologue valaisan), dans lequel ces spécialistes définissaient les médecins généralistes par le qualificatif de «somaticien» [1].

## Référence

- 1 Peter D, Berney A et Gammeter R. Vers une intégration de l'accueil des urgences psychiatriques à l'hôpital général. *Courrier du médecin vaudois* 2000;no.4:3-5.